

Michael Bernsen - Michael White (Éd.)

Écrire l'histoire de la littérature européenne



Actes du colloque international de
St Andrews le 4 et le 5 juin 2024

Réseau international de recherche des universités

Sorbonne-Université – Bonn

Sofia – St Andrews – Toulouse



Florence – Salamanque

Varsovie – Fribourg – Zagreb

Écrire l'histoire de la littérature européenne

**Actes du colloque international de
St Andrews le 4 et 5 juin 2024**

Édité par Michael Bernsen et Michael White

Rédaction: Michael Bernsen, Michael White

© 2025 Bonn, Cultures européennes – identité européenne

Ce livre est disponible sur les pages :

<https://www.europaeische-kulturen.uni-bonn.de/publikationen>

<https://bonndoc.ulb.uni-bonn.de>

Images: Wikimedia Commons

Table des matières

Michael White (St Andrews)

Préface — 1

Michael Bernsen (Bonn)

Comment peut-on écrire une histoire de la littérature européenne ? — 7

Elena Dineva (Sofia)

Eugène Demolder ou comment écrire la littérature belge de langue française au prisme de la peinture — 14

Michela Landi (Florence)

« Les Alpes s'étaient abaissées pour toujours ».
Regards sur une littérature française en Italie — 28

Zofia Litwinowicz-Krutnik (Gdańsk/Varsovie)

Comment écrire l'histoire de la littérature européenne ?
Sur les poncifs, oublis et interdits littéraires du XXe siècle — 44

Julien Roumette (Toulouse)

L'histoire littéraire européenne : la bonne échelle pour les littératures de l'exil
(quelques exemples en France au XXe siècle) — 54

Leon Schött (Mainz/Bonn)

L'absence du poème en prose, l'absence dans le poème en prose
Trois études de cas européens et contemporains — 62

Maja Zorica Vukušić (Zagreb)

Écrire l'histoire de la littérature européenne

Les histoires littéraires et les traditions : les transferts à la fois manqués et réussis ? — **80**

Michael Wetzel (Bonn)

Jules et Jim

Franz Hessel et Henri-Pierre Roché comme avant-garde intereuropéenne d'une littérature de la flânerie — **94**

Miryana Yanakieva (Sofia/Strasbourg)

L'Européanisation des littératures écrites en langues mineures : un concept problématique — 101

Marie Mossé / Marthe Segrestin (Paris)

Une histoire globale de la littérature européenne vue du Nord — 110

Margarita Serafimova (Sofia)

À propos de la distance – la littérature européenne vue de près et de loin— 142

Michela Landi
(Florence)

« Les Alpes s'étaient abaissées pour toujours »

Regards sur une littérature française en Italie

« on a besoin de voir pour aimer »
(Stendhal)¹

« Si l'on me regarde, en effet, j'ai conscience d'être objet »
(Sartre)²

En 2021 j'ai fait paraître chez Mondadori, dans la collection « Le Monnier Università » une *Letteratura francese* en deux volumes à l'usage des étudiantes et étudiants de l'université italienne³. La prérogative de ce travail, que j'ai bien hésité d'abord à entreprendre, est bien dans l'équipe internationale dont j'ai pu m'entourer, à savoir les doctorantes et doctorants du programme trinational (Florence-Paris-Bonn) « Les Mythes Fondateurs européens dans les arts et la littérature ». La vue panoramique, plurielle, qui s'ouvrait alors sur la France et les pays francophones m'a incitée à me poser au préalable la question du regard : de son positionnement et de son conditionnement.

Préalables : comment regarde-t-on au-delà des Alpes ?

C'est par une hyperbole laudative de l'Italie que Romain Vignest ouvre un volume récent intitulé : *Italie-France : littératures croisées*⁴ :

Nos amis italiens ignorent peut-être à quel point leur pays est, à l'école française, objet d'admiration presque idolâtre, au point qu'il a pu sembler parfois, à plus d'un collégien, à plus d'un lycéen, que rien de beau ni d'intelligent n'aurait pu voir le jour sous le ciel de France sans l'exemple italien, que, si n'avaient été Charles VIII, Louis XII et François I^{er}, si Colbert n'avait fondé l'Académie française de Rome pour former nos artistes, si, comme dit Musset, l'Italie ne nous avait enseigné l'harmonie, cette langue « qui lui vint des cieux », son pays serait demeuré en friche, son peuple fruste et, pour tout dire, barbare.

¹ Stendhal (Henry Beyle) : *Rome, Naples, Florence*. Éd. par Pierre Brunel. Paris : Gallimard 1987, p. 307.

² Jean-Paul Sartre : *L'Être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*. Paris : Gallimard 1943, p. 318.

³ Michela Landi (Éd.), *Letteratura francese*. Milan : Mondadori/Le Monnier Università 2021. Vol. 1 : *Dalle Origini al Settecento*; vol. 2 : *Dall'Ottocento al XXI secolo*.

⁴ Romain Vignest : « Avant propos ». Dans : *Italie-France : littératures croisées*. Paris : Classiques Garnier 2021, p. 9. Voir, du côté français : Gilles Pécout : « Le regard de l'historien sur la nation italienne ». Dans : *Situation de l'Italie, réalité et perspectives Colloque de la Fondation Res Publica (5 décembre 2018)*, https://www.fondation-res-publica.org/Le-regard-de-l-historien-sur-la-nation-italienne_a1190.html (consulté le 16/1/2025) et, du côté italien : Arnaldo Pizzorusso : « Les études littéraires françaises en Italie : perspectives actuelles ». Dans : *Revue d'Histoire littéraire de la France* 95, 6 (1995), pp. 77-83 (« L'histoire littéraire hier, aujourd'hui et demain, ici et ailleurs »); Corrado Rosso : « La littérature française devant l'opinion italienne ». Dans : *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* 7 (1955), pp. 113-129.

Vignest reprend à son compte, dans cette concession, l'argument en vogue dès le XVI^e siècle selon lequel le Français « barbare » entame son processus civilisateur grâce à l'exemple initiateur de l'Italie. « Mais », poursuit Vignest ajustant sa posture,

si nous lui offrons d'approfondir la question et de rectifier une optique nécessairement trompeuse puisqu'elle regarde l'Italie depuis la France, ce collégien, ce lycéen, cet étudiant découvrira que la réalité est infiniment plus belle et que la relation franco-italienne et italo-française est pétrie de constante réciprocité.

Notre perspective, récusant ces deux attitudes – la fascination, la fraternité ou réciprocité – réputées au même titre insuffisantes pour rendre compte de la complexité des relations franco-italiennes, essaie de mettre en avant les nombreux déphasages culturels entre les deux pays ; déphasages qui ont, à nos yeux, un rôle de premier plan dans l'opacité caractérisant leur dialogue mutuel. Il s'agit d'abord d'appliquer à l'esprit dit « national » ce que l'existentialisme nomme, à l'appui de la psychanalyse, la « biographie existentielle »⁵ d'un sujet donné, soit-il individuel ou collectif. Cette dernière est à considérer, on le verra, comme un retour constant de ce sujet sur le problème des origines à plusieurs étages de son histoire. La question du regard occupe alors un rôle de premier plan avec son repositionnement à chaque étape du parcours.

Nous savons, d'abord, que notre regard est conditionné, façonné même, par des acquis historiques et culturels qui orientent nos attentes, notre perspective, notre imaginaire⁶. Mais nous savons aussi, à l'aune de la philosophie de l'intersubjectivité sartrienne, que le regard est une forme d'agression voire de possession de l'objet regardé de la part du sujet regardant : dans tout regard, il y a toujours aliénation⁷, mais aussi – pour citer, avec Sartre, Hegel – lutte pour l'affirmation. Cette lutte herméneutique entre deux forces rivales est pourtant nécessaire pour que la connaissance de chacune d'entre elles soit possible. En effet il faut d'abord, note Sartre, « qu'il y ait *présentation* à moi de l'objet que je suis ». Ainsi, conclut-il,

ne saurais-je me conférer aucune qualité sans la médiation d'un pouvoir objectivant qui n'est pas mon propre pouvoir et que ne puis ni feindre ni forger⁸.

Ainsi, et voici notre propos, toute une tradition visuelle et, par là, herméneutique, ferait de l'Italie l'*être-pour autrui* des pays dits « civilisés » de l'Europe. En d'autres termes, l'Italie constituerait le modèle de référence des « origines » de la culture occidentale ; modèle formel nécessaire à tout dépassement, à toute transcendance, à tout progrès. D'où la nécessité qu'elle reste ancrée, dans l'imaginaire européen (et peut-être global), dans sa dimension idéale : lieu mythique d'où, comme

⁵ Vincent de Coorebyter (Éd.) : *Les biographies existentielles de Sartre. Thèmes, méthodes, Enjeux*. Paris : Vrin 2022.

⁶ Cf. Jean-Paul Sartre : *L'Imaginaire. Psychologie phénoménologique de l'imagination* (1940). Paris : Gallimard 2005. Dans *Questions de méthode*, et notamment dans le chapitre intitulé : « Le problème des médiations » Sartre établit une opposition frontale entre Rome et Paris sur la base de leur *constitution* respective, perçue comme « une donnée immédiate de la vie sociale », et un « enracinement » de chacun dans son passé : « Paris et Rome diffèrent profondément : la première est une ville typiquement bourgeoise du XIX^e siècle, la seconde, en retard et en avance sur l'autre, tout à la fois, se caractérise par un centre de structure aristocratique (pauvres et riches vivent dans les mêmes immeubles comme dans notre capitale avant 1830) [...] Il ne suffit pas de montrer que ces différences de structure correspondent à des différences fondamentales dans le développement économique des deux pays [...] : les constitutions de ces deux villes conditionnent immédiatement les relations concrètes de leurs habitants. [...] la promiscuité de la richesse et de la pauvreté [...] est par elle-même une donnée immédiate de la vie sociale [...] elle suppose un enracinement de chacun dans le passé urbain, un lien concret des hommes aux ruines ». Jean-Paul Sartre : *Questions de méthode*. Paris : Gallimard 1986 (¹1960), pp. 76-77.

⁷ Jean-Paul Sartre : « Le regard ». Dans : *L'Être et le néant*, p. 309.

⁸ P. 321.

Vénus sortant des eaux, a pris son essor la culture européenne. Bref, en termes hégéliens, puis sartriens, l'Italie serait bien *l'en-soi (an-sich)* sans quoi aucun *pour-soi (für sich)* ne serait possible : son altérité géographique, signifiée par la barrière symbolique de Alpes, représente à jamais, pour le citoyen devenu majeur, responsable et autonome, « l'état comme création d'art »⁹ selon l'expression de Jakob Burckhardt. Condition figée dans l'idéal où le sujet, exempté de tout jugement moral, jouit librement des plaisirs que le pays lui offre. C'est d'ailleurs ce que Stendhal voit, à plusieurs reprises, dans ses écrits sur l'Italie.

Sauf que le regard qu'on pose sur l'Autre n'est, comme le même Sartre le voit dans *L'Être et le néant*, jamais innocent : « L'aliénation de moi qu'est *l'être regardé* implique l'aliénation du monde que j'organise [...] mon rapport à l'objet ou potentialité de l'objet [...] m'apparaît dans le monde comme ma possibilité d'utiliser l'objet »¹⁰. Le regard suppose, en d'autres termes, domination et exploitation de l'objet. Cette idée est reprise par Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième sexe*, en vue de démontrer que la femme est aliénée si elle ne vit que dans son *en-soi*, se constituant en « chose » et se faisant ainsi le simple objet du regard de l'homme : « c'est un chemin néfaste car passif, aliéné, perdu », car la femme se voit alors « la proie de volontés étrangères », coupée de toute transcendance, certes évitant ainsi « l'angoisse et la tension de l'existence authentiquement assumée »¹¹.

Cette tension, qui est au centre de la culture française est une notion peu pertinente à la culture italienne. Si l'on s'en tient à cette perspective l'Italie, sorte d'allégorie du féminin tantôt vénusien, tantôt maternel¹² se verrait condamnée à perpétuité à servir l'imaginaire d'Autrui : érotisée, fantasmée, passivisée, elle ferait l'objet, notamment, du regard à la fois « barbare » et « prédateur » de la France.

Voici donc la question, à l'apparence paradoxale, que l'on doit se poser d'entrée de jeu en vue de la rédaction d'une littérature française en Italie : comment l'Italie, historiquement condamnée à être regardée, peut-elle regarder la France ? Comment peut-elle se situer dans ce point panoramique, éminemment phallique, qu'est la cime des Alpes, pour posséder l'Autre qui s'ouvre devant elle ?

La Renaissance comme rêve

Pour que le rêve de l'Autre reste possible, il faut que l'objet lui échappe, comme Daphné au désir d'Apollon. Je pense là sans conteste à l'incipit du dernier écrit de Roland Barthes, « On échoue toujours à parler de ce qu'on aime » où il est question, par l'entremise de l'imaginaire stendhalien, d'un rêve, celui de posséder l'Italie :

Il y a quelques semaines, j'ai fait un bref voyage en Italie. Le soir, à la gare de Milan, il faisait froid, brumeux, crasseux. Un train partait ; sur chaque wagon une pancarte jaune portait les mots « Milano-Lecce ». J'ai fait alors un rêve : prendre ce train, voyager toute la nuit et me retrouver au matin dans la lumière, la douceur, le calme

9 Voir Jakob Burckhardt : « L'État considéré comme création d'art ». Dans : *La civilisation de la Renaissance en Italie*. Trad. par Henri Schmitt. Préf. Pierre Boucheron. Paris : Nouveau Monde Éditions 2017, I, 1, p. 9-115.

10 Sartre : *L'Être et le néant*, pp. 309s.

11 Simone de Beauvoir : *Le Deuxième sexe*. Paris : Gallimard 1976 (¹1949), 1, p. 21.

12 Jakob Burckhardt : *La civilisation de la Renaissance en Italie*, p. 9 : « il s'agit d'une civilisation qui est la mère de la nôtre, qui représente toujours une force vivante parmi nous ». Ce n'est peut-être pas un hasard si les noms des villes soient du masculin en français, du féminin en italien. Cet aspect, qui mériterait l'attention des linguistes, ne peut pas être traité ici.

d'une ville extrême. [...] Parodiant Stendhal, j'aurais pu m'écrier : « Je verrai donc cette belle Italie ! Que je suis encore fou à mon âge ! ». Car la belle Italie est toujours plus loin, ailleurs. »¹³

L'Autre qui veut être non tant possédé, mais rêvé est donc, pour le dire avec Derrida, dans la *différance* : toujours atopique, il est tout à la fois auratique et erratique.

Le terme féminin Renaissance, comme Johan Huizinga, partisan de la continuité historique le voit prenant en contrepied la thèse de Jakob Burkhardt, n'est point un mot scientifique, voire le produit d'un rêve collectif, tel que l'atteste le visage de la Vénus de Sandro Botticelli choisi pour la couverture du volume : *Le problème de la Renaissance*¹⁴. Et Huizinga d'imaginer alors un vif débat entre les historiens de profession (« Votre Renaissance est un Protée [...] Avouez qu'il [le mot] est vague, incomplet, choisi au hasard et, d'autre part, qu'il simplifie les faits de façon doctrinaire et dangereuse ») et les Rêveurs : (« Ne nous enlève pas la Renaissance : nous ne pouvons nous en passer. [...] Nous voulons, dès que l'envie nous en prend, pouvoir vivre en elle et par elle »)¹⁵.

Le mot forgé par Jakob Burkhardt a bien, comme dans d'autres cas, inventé la chose. D'autre part, comme dans d'autres cas, la chose anticipe le mot et le requiert. Par le mot *re-naissance*, substantif fréquentatif, c'est la répétition qui est à l'honneur : par rapport à une pensée progressive, mise en avant par les philosophes des Lumières, la pensée de la *re-naissance*, mûrie dans le milieu romantique, évoque bien un phénomène cyclique, comme les saisons, comme la nature, et par là rassurant : la *re-naissance*, cette allégorie de la femme idéale, est toujours à sa place.

Du fait que la perception « romantique » de l'Italie ne se fixe que lentement et progressivement à partir de la vogue du Grand Tour (il suffit de penser au regain d'imaginaire qu'a obtenu l'Italie en France d'abord avec *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Rousseau, 1761¹⁶ ; ensuite avec *Corinne ou l'Italie* de Germaine de Staël, 1807), atteste le même Stendhal. Ce dernier considère encore Florence, dans *Rome, Naples et Florence* (1826), comme la « reine du Moyen Âge ». Ainsi s'écrit-il nous donnant à percevoir tout à la fois l'imaginaire féminin de l'Italie et l'approximation historique qui s'y accompagne :

« C'est là qu'ont vécu le Dante, Michel-Ange, Léonard de Vinci » me disais-je ; voilà cette noble ville, la reine du Moyen Âge ! C'est dans ces murs que la civilisation a recommencé [...] Enfin, les souvenirs se pressaient dans mon cœur, je me sentais hors d'état de raisonner, et me livrais à ma folie comme auprès d'une femme qu'on aime.

Et c'est encore au XIXe siècle, le siècle de la « renaissance » de l'imaginaire historique, que le même Stendhal reprend, suite à la conquête napoléonienne de l'Italie, l'ancien argument jadis désavoué par Du Bellay dans sa *Défense et Illustration de la Langue Française*, à savoir l'assimilation convenue des Français aux Barbares¹⁷, ces francs primitifs ne parlant pas la langue des romains civilisés, mais ayant conquis la beauté par la force. En 1496, lorsque Léonard de Vinci se trouvait à Milan, écrit

¹³ Roland Barthes : « On échoue toujours à parler de ce qu'on aime ». Dans : *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris : Seuil 1984, pp. 353-363, p. 353. La référence à Stendhal est tirée de l'incipit de *Rome, Naples, Florence*, p. 27.

¹⁴ Tout dernièrement (2023) la Ministre du Tourisme italienne Mme Daniela Santanchè a lancé une campagne où ce visage trop connu de Botticelli était proposé selon plusieurs variations commerciales accompagnées du claim en anglo-italien : « Open to Meraviglia ». Telles ont été les critiques venant de toutes parts qu'elle a dû la retirer. <https://www.ilpost.it/flashs/campagna-turismo-venere-botticelli-influencer/> consulté le 28/12/2024.

¹⁵ Johan Huizinga : *Le Problème de la Renaissance*. Paris : Casimiro Livres 2015, pp. 7-9.

¹⁶ Sur l'italianité de Rousseau voir : *Rousseau et l'Italie. Littérature, morale et politique*. Éd. par Phillipe Audegean, Barbara Carnevali et Magda Campanini. Paris : Hermann 2017.

¹⁷ Joachim du Bellay : « Que la langue française ne doit être nommée barbare ». *Défense et Illustration de la Langue Française* (1549) I, 2. Dans : *Les Regrets. Les Antiquités de Rome. Défense et Illustration de la Langue française*. Éd. par Samuel Sylvestre de Sacy. Paris : Gallimard 1967, pp. 225-227.

Stendhal, « nous n'étions encore que des barbares, comme tout le Nord »¹⁸. Mais voici que l'argument revanchiste l'amène à désavouer à son tour cette affirmation lorsque plus loin, dans un argument ambivalent (la raison politique est anti-romaine, mais le cœur est « pour les Romains »)¹⁹, il en veut aux Romains d'avoir conquis les Gaules : « Chez nous, dans les Gaules, ils sont venus déranger nos ancêtres : nous ne pouvions pas être appelés des barbares ; car enfin nous avons la liberté »²⁰. Ainsi, les Français sont – et ne sont pas – Barbares. Ils le sont – ou c'est tout comme – lorsqu'ils adoptent une politique virile, de conquête ; ils ne le sont plus, car au prix de cette conquête – au prix du vol symbolique de la propriété de l'autre, comme du feu de Prométhée – ils ont gagné la primauté dans la civilisation européenne, condamnant l'Italie à regarder chez eux la possibilité de son dépassement, de sa transcendance.

Le mythe de l'Italie-femme : la descente de Charles VIII en Italie

« Le soir qu'Amour qui vous fist en la salle descendre »
(Ronsard)²¹

Ce que Simone de Beauvoir nomme « Le mythe de la féminité »²² est donc aisément transposable au « mythe de l'Italie » tel qu'il a été forgé au XIX^e siècle lorsqu'on a inventé, justement, la Renaissance. Si, sur le sillage de Rousseau, la féminisation ou infantilisation des trois couronnes florentines par les effets de l'amour est une constante dans la poésie romantique française²³, c'est la descente de Charles VIII en Italie (1494) qui inaugure, dans l'imaginaire de la France moderne, le mythe féminin de la péninsule. C'est de *L'Histoire de France* de Jules Michelet et notamment de *L'Histoire de France au XVe siècle* (1855)²⁴, dont le septième volume s'intitule « Renaissance », que Burckhardt se réclame dans sa *Civilisation de la Renaissance en Italie* (1860)²⁵. Il convient tout de même de noter que cette descente en Italie d'un roi-guerrier inaugurant la Renaissance sous le signe de la féminité idéale²⁶ c'était d'abord Stendhal qui l'avait évoquée dans ses *Promenades dans Rome* de 1829²⁷, se réclamant de la même source que Michelet : Paul Jove (Paolo Giovio, 1483-1552). Témoin oculaire de ces faits, qu'il relate dans ses *Historiae sui temporis* (45 livres 1550-52)²⁸, Paul Jove considère cet épisode historique comme un événement presque surnaturel, qui interrompt de manière brusque une période de paix et de stabilité, où la beauté avait pu s'exprimer. Mais là où Stendhal, vraisemblablement fidèle à Paul Jove, focalise l'attention sur le faste militaire des Français se

¹⁸ Stendhal : *Rome, Naples, Florence*, p. 41.

¹⁹ P. 307.

²⁰ *Ibid.*

²¹ Pierre de Ronsard, « Le soir qu'Amour vous fist en la salle descendre... ». *Second livre des Sonnets pour Hélène* (1578). Dans : *Amours*. Paris : Garnier-Flammarion 1981, pp. 300-301.

²² Op. cit. II, p. 9.

²³ Voir : Michela Landi : « Histoires de l'aura : modernités de Pétrarque ». Dans : Roland Issler/Rolf Lohse/Ludger Scherer (Éd.) : *Europäische Gründungsmythen im Dialog der Literaturen. Festschrift für Michael Bernsen zum 65. Geburtstag*. Göttingen : Bonn University Press 2019, pp. 139-158 (Gründungsmythen Europas in Literatur, Musik und Kunst. 13).

²⁴ Jules Michelet : *Histoire de France au XVI^e siècle 7. Renaissance*. Paris : Chamerot Libraire-Editeur 1855.

²⁵ Op. cit.

²⁶ Michelet avait voyagé en Italie en 1830, 1838, et en 1854, juste avant la rédaction de *L'Histoire de France du XVI^e siècle*.

²⁷ « Entrée de Charles VIII dans Rome ». *Promenades dans Rome* (1829). Éd. par Victor Del Litto. Préf. Michel Crouzet. Paris : Gallimard 1997, pp. 338-339.

²⁸ Voir : Concetta Cavallini : « Écrire et faire l'histoire : Guichardin, Jove et la France. Questions de langue ». Dans : *Penser et agir à la Renaissance*. Éd. par Philippe Desan et Véronique Ferrer. Genève : Droz 2020, pp. 161-178 (« Humanisme et Renaissance »).

limitant à observer que, à l'égal des campagnes napoléoniennes « cette expédition fut une folie ; elle ne fut *utile* à personne, mais elle fut *belle* » (à ses yeux Charles VIII avait été, bien plus qu'un *condottiere*, un *artiste*²⁹) dans le compte-rendu de Michelet on met en avant la portée épique de l'événement, en vue de souligner la césure entre le Moyen Âge et la Renaissance. Mais il y a plus : par une efficace transfocalisation, Michelet insiste sur l'enchantement du Français-mâle, séducteur dans son faste militaire, pour l'Italie-femme, beauté passive fascinée par la force virile qui la possède³⁰ :

« O Italie! O Rome »! Je vais vous livrer aux mains d'un peuple qui vous effacera d'entre les peuples. Je les vois qui descendent affamés comme des lions. [...] L'Europe, tellement ignorante, aveugle et relativement barbare, en était à savoir que l'Italie n'existait plus. [...] Telle était cette France: jouir ou tuer. Elle [était] outrageuse par légèreté ou sensualité, quelquefois capricieusement sanguinaire, par accès de chaleur du sang. [...] Telle armée, et tel roi, sensuel, emporté. Il s'était révéilé dès Lyon, où il s'amusa si bien, qu'on crut qu'il ne passerait pas les Alpes. Et quand il les eut passées, quand le duc de Milano fut venu à sa rencontre avec un cortège de dames, il s'amusa si bien, qu'on crut encore qu'il n'irait pas plus loin. [...] La découverte de l'Italie avait tourné la tête aux nôtres ; ils n'étaient pas assez forts pour résister au charme.³¹

Ainsi, les Français ne surent pas résister face aux grâces de

ce pays de beauté, où l'art, ajoutant tant de siècles à une si heureuse nature, semblait avoir réalisé le paradis de la terre.

Le contraste était si fort avec la barbarie du Nord, que les conquérants étaient éblouis, presque intimidés, de la nouveauté des objets. Devant ces tableaux, ces églises de marbre, ces vignes délicieuses peuplées de statues, devant ces vivantes statues, ces belles filles couronnées de fleurs qui venaient, les palmes en main, leur apporter les clefs des villes, ils restaient muets de stupeur. Puis leur joie éclatait dans une vivacité bruyante.³²

Cette rencontre inaugurale entre deux races si différentes, se précipitant l'une vers l'autre fut, poursuit Michelet,

tout aussi aveugle que le contact avide de deux éléments chimiques qui se combinent fatalement. Mais, passé la violence première, la supériorité du Midi éclata : partout où les Français firent un peu de séjour, ils tombèrent inévitablement sous le joug des Italiennes, qui en firent ce qu'elles voulaient. Charles VIII faillit en mourir, et y céda partout, souvent par sensualité, souvent par sensibilité. Et cela le jeta dans des difficultés imprévues qui compliquèrent fort sa situation d'arbitre de l'Italie.³³

Retenons, de cette longue métaphore amoureuse, l'épiphonème de Michelet qui donne le titre à ce travail : « Les Alpes s'étaient abaissées pour toujours. »³⁴

Le déphasage historique

La descente du roi Français marque indéniablement, pour l'Italie, le début d'une longue période de décadence – ce dont elle ne se remettra, au fond, plus jamais: l'Italie devient en effet dès ce moment pays prêteur de beauté aux autres pays emprunteurs qui, par le travail de la technique et de l'interprétation, la transforment en énergie intellectuelle : le beau devient utile à la civilisation de l'Europe ; l'art humaniste, passée dans les mains d'une bourgeoisie industrielle à vocation protestante,

²⁹ *Promenades dans Rome*, p. 340s.

³⁰ *Histoire de France au XVI^e siècle 7 : Renaissance*, pp. 4-27.

³¹ P. 23 (chapitre II : « Découverte de l'Italie. 1494-1495 »).

³² P. 25.

³³ P. 27.

³⁴ P. 4.

se mue en science positive. De ce monde productif et actif gouverné par le principe de réalité l'Italie reste, comme Stendhal le voit, le jardin d'amour, le principe de plaisir, lieu idéal où l'humanité périodiquement régresse – descend – pour y retrouver les origines de sa culture progressive.

Le déphasage historique, et par là culturel, entre la France et l'Italie est, d'ailleurs, patent. Premièrement là où la France a construit son identité nationale à partir d'un mythe de fondation chevaleresque, mythe basé sur la conquête et l'exploration, l'Italie, elle, n'a qu'un mythe de fondation, si c'en est un : le mythe culturel des Lettres, mythe humaniste foncièrement statique dans son rôle exemplaire, comme le voit Huizinga :

Au point de vue des œuvres sociales, la Renaissance est très peu productive et stationnaire et apparaît comparée au moyen âge avec son sentiment social et religieux plutôt comme un temps d'arrêt que de renouvellement.³⁵

Deuxièmement, on connaît la précocité de la centralisation politique, administrative et culturelle de la France à partir de Hugues Capet qui a établi en Île de France son royaume dès 987. L'unification politique complète de l'Italie n'a eu lieu, on le sait également, qu'en 1870, soit presque mille ans plus tard, alors que ce n'est que dans les années cinquante, avec l'avènement des postes de télévision, qu'elle atteint une unité linguistique réelle³⁶, alors que la caractérologie régionale reste, tout de même, très marquée. Troisièmement, la France s'achemine très tôt, à partir du gallicanisme de Louis XIV et le jansénisme, vers sa laïcité alors que l'Italie, après avoir englobé dans son unité politique de 1870 l'état pontifical, lui accorde à nouveau son autonomie et son pouvoir en 1929 avec les Patti Lateranensi, signés entre Mussolini et l'Église. Quatrièmement, si la France a connu très tôt le progrès industriel, grosso modo avec Napoléon I, en Italie la bourgeoisie industrielle, comme Sartre l'a bien vu (et, en Italie, Pasolini), n'a pas vraiment existé avant les années '50 du XXe siècle : le « retard » industriel de l'Italie, pays rural et artisanal, par rapport à la France est, apparemment, la conséquence même de son ancien « avantage » technique qui s'est retourné contre elle sous forme d'imaginaire esthétique. L'ancien avantage est le fruit d'un avènement précoce de l'humanisme. Il convient de rappeler que l'humanisme prend pied officiellement en Italie avec le concours qu'a eu lieu à Florence en 1401 pour la réalisation de la porte Nord du Baptistère ; concours gagné par Lorenzo Ghiberti, qui l'emporte sur Brunelleschi, auteur de la future coupole de la cathédrale. À cette date, la France se considère elle-même en plein moyen âge ; désavantage chronologique sur lequel renchérit l'imaginaire rétrospectif national, si on pense à *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo (1831), qui se déroule en 1482...

Le déphasage sociologique : le Colisée et la Tour Eiffel

Si on devait repérer un monument symbolique, apte à catalyser les deux imaginaires nationaux et à en décrire la sociogénèse, on opposerait le Colisée, sorte d'hypogée circulaire, lieu orphique, dépôt de la vigueur mythique des origines³⁷, à la tour Eiffel, objet phallique, prométhéen, symbole panoptique du progrès industriel de la France : pays monté, pour reprendre l'ancien adage attribué à Bernard de Chartres et repris par les Modernes lors de la sempiternelle Querelle, sur les épaules des géants. La poussée verticale de la Tour Eiffel devenue, comme Roland Barthes l'a vu, l'antonomase

³⁵ Op. cit., p. 79.

³⁶ Voir Raffaella Setti, « Primi sondaggi sul lessico televisivo dei programmi RAI ». Dans: *I linguaggi dei media*. Firenze: Edizioni della Crusca 2012, pp. 131-149 (« Lingua e cultura. L'italiano in movimento »).

³⁷ Voir Stendhal : *Promenades dans Rome*, p. 25 : « Le Colisée est sublime pour nous, parce que c'est un vestige vivant de ces Romains dont l'histoire a occupé toute notre enfance ».

de la France moderne en marche³⁸, est rendue possible par la concentration et canalisation des forces collectives vers la voie du progrès ; et ce, au prix, comme le voit cette fois Michel Foucault, d'une certaine surveillance sociale des idées et des potentialités de chacun³⁹. En revanche, le Colisée est à bon droit l'emblème de la ville de Rome qui, en l'absence d'une bourgeoisie capitaliste, reste attachée à son passé latin et ecclésial⁴⁰. Figuré par la « roue » du Colisée, c'est plutôt le mouvement centrifuge qui domine dans la péninsule : variété des caractères, pluralité des cultures territoriales, tolérance non juridique mais factuelle des différences mêmes. Et si c'est bien de cette tolérance d'avant le jugement que Stendhal raffole dans ses « promenades » italiennes (où le verbe « se promener » est, à son dire, emblématique d'une certaine attitude digressive vers la vie : une marche sans destination précise)⁴¹, Leopardi s'en plaint dans son *Saggio sopra i costumi degl'Italiani* (*Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens*, 1830), opposant la société large, nihiliste, paresseuse, foncièrement intemporelle des Italiens à la société stricte, jugeante, civilisatrice des Français⁴².

Il faut également mettre en avant, dans la perception mutuelle des deux pays, une distinction de type sociologique, qui apparaît comme la conséquence de la dissymétrie du regard qu'on vient de constater au fil de l'histoire des deux pays : alors que les classes populaires italiennes éprouvent, au moins à partir de l'époque napoléonienne⁴³ un malaise et souvent un ressentiment à l'égard du pays à la fois « jugeant » et « conquérant », considéré comme hautain et dédaigneux en raison de ses visées civilisatrices et moralisatrices, les classes cultivées sont ou se prétendent francophiles, car elles apprécient – ou font mine d'apprécier, pour des raisons de distinction sociale –, les valeurs mélioratives de la civilisation en termes de capital culturel, moral, social⁴⁴.

À l'aune de ces considérations on s'attendrait à un comportement social opposé des deux côtés des Alpes : une « xénophilie » tendancielle de la France à l'égard de l'Italie et, toutes proportions gardées, une certaine « xénophobie » des Italiens à l'égard des Français. Or, les faits démentent cette logique. On connaît, en effet, la xénophilie des Italiens, peuple émigrant d'hier comme d'aujourd'hui. Tel qu'observé par des sociologues, ce phénomène tient de la fragilité même du système italien⁴⁵ : en l'absence de valeurs partagées et protégées, chacun tend à chercher son bien là où il le trouve. De l'autre versant, le « manque » d'attention culturelle de la France à l'égard de l'Italie s'inscrit vraisemblablement dans le chauvinisme politique, culturel et social de l'hexagone, reconnu par les mêmes sociologues comme le propre des pays socialement forts, qui tendent à l'auto-affirmation identitaire et à la concentration des forces et des idées.

³⁸ Roland Barthes : « La Tour Eiffel » (1964). Dans : *Œuvres complètes I*, 1942-1965. Éd. par Éric Marty. Paris : Seuil 1993, pp. 1381-1400.

³⁹ Michael Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Gallimard 1961. Voir aussi M. Foucault : *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard 1975.

⁴⁰ Voir : Alberto Mario Banti : « Alla ricerca della "borghesia immobile": le classi medie non imprenditoriali del XIX secolo ». Dans : *Quaderni storici* 17, 50, 2 (1982), pp. 629-651. Voir : Émile Zola : *Rome* (1896). Éd. par Jacques Noiray. Paris : Gallimard 2013.

⁴¹ *Promenades dans Rome*, p. 6 : « Chaque article est le résultat d'une promenade, il fut écrit sur les lieux ou le soir en rentrant ».

⁴² Giacomo Leopardi : *Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens*. Trad. par Michel Orcel. Précède de *Leopardi et les mœurs des Italiens* par Mario Andrea Riconi. Paris : Allia 1993.

⁴³ Voir entre autres : Anna Maria Rao (Éd.), *Folle controrivoluzionarie. Le insorgenze popolari nell'Italia giacobina e napoleonica*. Roma : Carocci 1999; Francesco Mario Agnoli : *Le insorgenze antigiacobine in Italia. 1796-1815*. Rimini : Il Cerchio 2003.

⁴⁴ Voir : Pierre Bourdieu : *La Distinction. Critique sociale du jugement* (1979). Paris : Éditions de Minuit 1996.

⁴⁵ Voir : Iside Gjergji (Éd.) : « Cause, mete e figure sociali della nuova emigrazione italiana ». Dans : I. G. (Éd.) *La nuova emigrazione italiana. Cause, mete e figure sociali*. Venezia : Edizioni Ca' Foscari-Digital Publishing 2015, p. 7-23; Maurizio Franzini : *Disuguaglianze inaccettabili: L'immobilità economica in Italia*. Roma/Bari : Laterza 2013.

Le déphasage linguistique

Un déphasage ultérieur est décelable dans la représentation sociale des langues nationales, qui est à la base des reconnaissances culturelles respectives des deux pays. C'est, comme on sait, la langue littéraire, livresque, qui sert de modèle à l'italien. Là aussi, il s'agit donc d'une langue mythique qui, fixée au XIX^e siècle sur la base du toscan cultivé illustré au moyen âge par les trois couronnes⁴⁶, s'avère nécessaire à l'unité politique du pays. De fait, l'italien « officiel » n'est donc qu'une langue de superstrat, établie sur de bases encore une fois intellectuelles, que la télévision a naturalisée au détriment des langues vivantes, les dialectes des différentes régions, ainsi réduits au substrat. La mission comparée des deux Académies linguistiques est éloquente à ce sujet : L'Accademia della Crusca, la plus ancienne académie linguistique au monde, fondée en 1583 par des humanistes, les « cruscanti », pour des raisons ludiques, n'a rien à voir avec l'Académie Française fondée, sur l'exemple italien, par Richelieu en 1635. Dans les visées des fondateurs de la Crusca, en effet, aucune défense et illustration, aucun revanchisme politique : c'est le jeu qui préside à sa naissance. Ce phénomène peut être également interprété à l'aune des deux périodisations décalées : à l'époque de la fondation de la Crusca l'Italie n'existait pas, et la Toscane était une réalité culturelle autonome ; à l'opposé, le français étant devenu très tôt la langue officielle de la nation. Ainsi, la diffusion et la perception sociale des deux langues suit un parcours opposé : à la variabilité diatopique de l'italien, qui nécessite constamment l'apport lexical des dialectes régionaux, s'oppose la variabilité diastratique du français qui tend justement à se stratifier verticalement, sur la base des usages sociaux de la *koiné* parisienne. Ce phénomène est particulièrement appréciable dans la traduction, et notamment dans la traduction littéraire, où la variabilité des codes est la plus élevée : alors que le Français fait état d'une grande variété au niveau du paradigme (phénomène dû à la variété des usages sociaux de la langue), l'italien s'avère être très pauvre au niveau diastratique car il ne possède de fait que l'acrolecte venant de ses sources livresques ; en vue de restituer le basilecte (langue familière, quotidienne, argotique) on est obligé d'avoir recours aux usages locaux.

Ce déphasage intéresse également le prestige culturel respectif des deux langues et la cause est, semble-t-il, une fois de plus dans la concentration des efforts d'un côté (tendance normative du français), dans la dispersion et dans la variété de l'autre. C'est bien cette concentration (politique, militaire, stratégique) qui a favorisé la diffusion du français dans le monde, alors que l'italien reste confiné, sauf exceptions minimes, dans la péninsule. Si le français était, encore dans les années quatre-vingts du siècle dernier, la « langue » seconde par excellence en Italie, ce n'était pas seulement en raison de l'influence des campagnes napoléoniennes ; le siècle des Lumières a exercé sans conteste une emprise remarquable sur les classes intellectuelles, dépositaires de l'italien standard. Un privilège social est reconnu, dès le XVIII^e siècle, aux italiens francophones et, par là, favorables à l'internationalité des classes intellectuelles (héritage de l'ancienne « république des lettres »). L'héritage de cette distinction sociale attribuée à la connaissance du français est telle qu'on utilise couramment, en Italie, le substantif « francesismo »⁴⁷ pour indiquer, par antiphrase, un mot grossier. C'est avec le changement de statut épistémologique de la langue seconde, qui de signe de

⁴⁶ Voir entre autres : Claudio Marazzini: *Breve storia della lingua italiana*. Bologna: Il Mulino 2004. Nous n'avons pu repérer aucun travail général en langue française portant sur l'histoire de la langue italienne, si l'on excepte des chapitres consacrés à la langue dans des travaux sur la littérature.

⁴⁷ Roberta Cella : « Francesismi ». Dans: Giuseppe Antonelli (Éd.) : *La vita delle parole. Il lessico dell'italiano tra storia e società*. Bologna : Il Mulino 2023, pp. 239-268 (Collezione di testi e di studi). Voir aussi l'article « Scusate il francesismo » de l'Accademia della Crusca: <https://accade.iadellacrusca.it/it/consulenza/scusate-il-francesismo/33583>. Consulté le 18/01/2025.

distinction culturelle qu'il était se mue en enjeu opératoire et pragmatique marquant ainsi la transition des valeurs de représentation (priviliégiant la lecture) aux valeurs de l'échange (priviliégiant l'oralité), que la primauté de l'anglais s'est, petit à petit, affirmée en Italie comme ailleurs. Le français reste malgré tout, grâce au conservatisme structurel de la culture italienne, la deuxième langue la plus étudiée à l'école primaire et secondaire (65,4% par rapport au 98% de l'anglais)⁴⁸, alors que l'Italien est en France, pays qui regarde bien plus vers le Nord que vers la Méditerranée, la quatrième langue la plus étudiée après l'anglais, l'allemand et l'espagnol (4,3% des Français)⁴⁹. Une telle dissymétrie linguistique a d'évidentes retombées sur le monde de l'édition, où la situation des deux pays est loin d'être homologue : alors que, par exemple, presque 90% des Français ayant plus de 15 ans déclare avoir lu au moins un livre par an⁵⁰, en Italie ce pourcentage baisse, selon Eurostat, jusqu'à 35% pour les moins de 16 ans⁵¹. Pour tout approximations qu'on doive considérer ces données dans un tel contexte, il est assez évident que les valeurs démocratiques de l'éducation et de la civilisation ont, en France, des bienfaits qui vont bien au-delà des avantages qu'apporte, en Italie, la représentation sociale du capital symbolique, patrimoine de la classe cultivée. Une fois de plus, si c'est la pure conservation (résiduelle) des valeurs de l'humanisme qui préserve l'Italie des plus graves dégâts culturels, c'est le modèle actif, conquérant, de la civilisation qui continue de préconiser en France la nécessité de l'éducation à la citoyenneté.

Une dernière considération concerne la représentation des histoires littéraires respectives dans les deux pays, laquelle répond à la dissymétrie existant dans la considération mutuelle entre les deux pays. Alors que les histoires littéraires françaises en Italie sont nombreuses (de Bonfantini à Macchia, de Cacciavillani à Sozzi, de Landi à Merello, pour n'en citer que quelques-unes)⁵², et distribuées dans un laps de temps étendu (à partir des années soixante jusqu'à présent), assez rares sont

48 <https://www.institutfrancais.it/italia/scegliere-la-lingua-francese#/>. Selon l'Institut Français, un million et sept-cent mille italiens étudient le français à l'école. Cf. <https://www.edscuola.eu/wordpress/?p=87439> Consulté le 2 janvier 2025.

49 Voir le décret 2023-902 du 27 septembre 2023 du Gouvernement français « portant publication de l'accord sous forme d'échange de lettres entre le Gouvernement de la République française et le Gouvernement de la République italienne relatif à l'enseignement facultatif de la langue italienne dans les écoles élémentaires de la République française » :

<https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000048119456#:~:text=Aujourd'hui%2C%20l'apprentissage,franco%20italiens%2C%20les%20sections%20internationales>. Consulté le 2 janvier 2025. Voir aussi Alain Choppin : « Pour une histoire de l'enseignement de l'italien en France ». Dans : *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 1991, n. 8, p. 411-415. La situation enregistrée en 1991 par Choppin (l'italien quatrième langue étudiée en France) est la même qu'aujourd'hui.

50 Voir le Rapport 2023 du Centre National du Livre : <https://centrenationaldulivre.fr/sites/default/files/2023-04/Les%20Fran%C3%A7ais%20et%20la%20lecture%20Rapport%20complet%202023-04-12%20OK.pdf>

51 Voir l'article : « En Italie, une lecture fragmentée, peu soutenue par les institutions ». Dans : *Actualité* : <https://actualite.com/article/120834/audiolivres/en-italie-une-lecture-fragmentee-peu-soutenue-par-les-institutions>.

52 Geoffrey Brereton : *Breve storia della Letteratura francese*. Milano : Mondadori 1961. Verdun-Louis Saulnier : *Storia della letteratura francese*. Torino : Einaudi 1964. Mario Bonfantini : *Storia della letteratura francese*. 3 vol. Milano : Mondadori 1965. Pierre Abraham/Roland Desné : *Storia della Letteratura francese*. 3 vol. Milano : Garzanti 1985. Giovanni Macchia : *Letteratura francese*. 3 vol. Firenze/Roma : Sansoni-Accademia 1983. Giovanni Macchia/Massimo Colesanti/Enrico Guaraldo/Giovanni Marchi/Gianfranco Rubino/ Gariella Violato (Éds.) : *Letteratura francese*. 6 vol. Milano : Mondadori 1992. Pierre Brunel/Yvonne Bellenger : *Storia della letteratura francese*. Gênes : Cideb 1999. Giovanni Cacciavillani : *Profilo storico della letteratura francese*. Rimini : Panozzo 1995. Lionello Sozzi (Éd.) : *Storia europea della letteratura francese*. Torino : Einaudi 2013. Michela Landi (Éd.) : *La Letteratura francese*. 2 vol. Milano : Mondadori/Le Monnier 2021. Ida Merello : *Breve storia della letteratura francese*. Milano : Feltrinelli 2023.

les histoires littéraires italiennes en France, et, à l'exception des travaux de Pierre Louis Ginguené (1820) et de Louis Étienne (1905)⁵³, toutes sont récentes⁵⁴.

Conclusions à titre de préalable. Pour une littérature française en Italie

De telles considérations constituent à mes yeux un préalable pour quiconque se lance dans le projet d'une *Histoire littéraire française* et, notamment, en ce qu'elle est destinée à des universitaires italiens ou à un public dit « cultivé » : deux catégories de récepteurs qu'on peut, entre autres, réputer a priori susceptibles d'apprécier les valeurs culturelles françaises y voyant donc éventuellement la possibilité d'une transcendance culturelle, historique d'un côté, géographique de l'autre. J'ai d'abord essayé d'isoler, grâce à la vue panoramique que nous accorde, selon Braudel, la « longue durée », des invariants topiques et modélisants⁵⁵ de la tradition française, à même de permettre à celui qui regarde la France de l'en-deçà des Alpes, de reconnaître l'Autre sans pourtant se l'approprier.

La méthode formelle de Ernst Robert Curtius – expression, certes, de la situation historique qui était la sienne et qu'il s'agissait alors d'excéder pour lancer un regard plus impartial sur l'Occident – loin d'être à nos yeux périmée, prend tout son sens à chaque nouveau tournant de l'histoire. Cette dernière, toute fondamentale qu'elle doit rester comme point de repère du regardant peut, en effet, trouver sa transcendance dans une perspective à vol d'oiseau permettant d'apprécier la récurrence de certains faits historiques⁵⁶. Là où la méthode traditionnelle, qui consiste à laisser « subsister la matière sous ses formes accidentelles », produit un simple « catalogue de faits », il s'agit selon Curtius de « se créer des méthodes analytiques capables de « dissoudre » cette matière [...], de révéler sa structure »⁵⁷.

Prenant donc appui sur ce que le même Curtius nomme une « morphologie comparée »⁵⁸ des civilisations, j'ai essayé d'abord de retracer, par l'isolement formel d'éléments culturels qui se proposent à une distance périodique significative, ce que Derrida va plus tard nommer un « récit structurel »⁵⁹. La récurrence de ces faits nous permettra de les reconnaître comme des unités pertinentes d'une tradition culturelle (on pourra les appeler, si on préfère : « culturèmes »), quoiqu'elles apparaissent, à un moment donné, comme des articulations ou variations accidentelles du phénomène général. Une telle « grammaire » a sûrement une vocation didactique, permettant à un observateur qui chercherait à percer les qualités d'une culture-autre, de reconnaître par voie contrastive les prérogatives socio-culturelles de chacune, utiles pour un examen comparé.

Mon point de vue s'est appuyé également sur la philosophie de l'histoire de Norbert Elias, telle qu'il l'a formulée dans *La dynamique de l'Occident* : d'un côté, « c'est l'observation des faits pré-

⁵³ Pierre Louis Ginguené : *Histoire littéraire d'Italie*. 9 vol. Milano: Paolo Emilio Giusti 1820. Louis Étienne : *Histoire de la littérature italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Paris : Hachette 1905. Voir aussi : Giuseppe Finzi : *Histoire de la littérature italienne*. Paris : Perrin 1912.

⁵⁴ Christian Bec (Éd.) : *Précis de littérature italienne*. Presses universitaires de France 1982. François Livi/Christian Bec : *La littérature italienne*. Paris : PUF 2003 (« Que sais-je ? »). Céline Frigau/Pauline Kipfer : *La Littérature italienne du XIII^e siècle à nos jours*. Paris : Pocket 2006.

⁵⁵ Voir la notion de *Wiederbegegnung*, ou « reposition » d'un même phénomène. Selon Ernst Robert Curtius, un fait devient historique en raison de sa reposition (voir *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*. Trad. par Jean Brejoux. Paris : PUF 1956).

⁵⁶ P. IX. (« Préface de la seconde édition »)

⁵⁷ P. 17.

⁵⁸ P. 3.

⁵⁹ Jacques Derrida : *De la Grammatologie*. Paris : Minuit 1967, p. 346.

sents qui permet de mieux comprendre les phénomènes passés » ; de l'autre, « beaucoup de mécanismes d'interdépendance actuels ne sont que la continuation, dans la même direction, des transformations qui ont affecté naguère les structures de la société occidentale »⁶⁰. Cette méthode vient à l'encontre de l'idée, chère à Curtius, selon laquelle pour la littérature « tout passé est présent, ou peut le devenir »⁶¹ : chaque événement, pour autant qu'il est historique, est toujours en passe d'être réactualisé par la lecture, l'enseignement, l'interprétation. Ainsi, c'est l'ensemble des interprétations qui assure la persistance d'un fait. La mouvance du regard dans l'espace considéré peut également profiter de la méthode que Sartre qualifie, dans ses *Questions de méthode*, de « progressive-régressive ». Méthode qui, considérant comme co-présents l'actualité et son dépassement, le passé et son avenir potentiel, permet de cerner à la fois l'historicité du phénomène et sa valeur absolue⁶².

Au moment où j'ai pris en charge, pour conclure, le projet en question, j'ai assumé, autant que faire se pouvait, la posture bifocale (chronologique, topologique) ici proposée et un perspectivisme historique me permettant de tenir compte des émergences et des incubations des phénomènes sociaux des deux pays, autant que des nombreux déphasages historiques, culturels, linguistiques. D'où l'allure spirale de ce long récit me permettant de souligner, tout au long du chemin où se croisent les histoires du regardant et du regardé, des parallélismes, des faux ou vrais décalages, des conjonctions, des disjonctions.

Des exemples peuvent mieux rendre compte d'une telle récurrence de constantes socio-historiques, reconnues comme traits pertinents, ou « motifs », de la tradition nationale française, et qu'il s'agissait alors de mettre en valeur : a) la figure générale du « parvenu » dans ses nombreuses représentations et articulations historiques (du clerc du moyen âge au « bourgeois » du XVII^e siècle jusqu'au parvenu moderne), figure qui ne prend son plein sens qu'en France, Paris représentant historiquement le point culminant d'un système politique, économique et culturel de type vertical : une topologie, a-t-on dit, très faiblement représentée en Italie ; b) la rivalité entre les classes sociales, et nommément la rivalité entre bourgeoisie et aristocratie dans ses nombreuses articulations socio-culturelles, identifiables dans les couples oppositifs *ville/cour* ; *poésie/prose* ; *esprit gaulois/esprit civilisateur*. Cette dernière articulation se prévaut de la double matrice culturelle de la France, latine d'un côté, gauloise de l'autre, l'une catalysant de préférence le discours sérieux de la civilisation, l'autre y apportant sa part de critique corrosive et subversive, au nom de laquelle les valeurs cérémonielles et normatives de la cour (étiquette) se voient ridiculisées. On pense là à Rutebeuf et à sa satire bourgeoise de la courtoisie, ou au « bourgeois » La Bruyère qui, au nom du même esprit positif, s'en prend à l'esprit courtisan de Versailles et au pessimisme aristocratique d'un La Rochefoucauld, anticipateur du dandysme moderne. Ce vaste motif féconde au plus haut point, comme on sait, les dynamiques sociales qui font la richesse du roman balzacien, et s'étend au moins jusqu'à Proust. c) la querelle entre Anciens et Modernes⁶³, motif se reproposant à plusieurs moments de l'histoire culturelle française (de la période classique à la période romantique) alors qu'elle s'avère peu pertinente au cas de l'Italie où, malgré des cas sporadiques de rivalité entre

⁶⁰ Norbert Elias : *La dynamique de l'Occident*. Trad. par Pierre Kamnitzer. Paris : Calmann-Lévy 1975, pp. 299s. Voir aussi : Huizinga : *La Question de la Renaissance*, p. 74.

⁶¹ Op. cit., p. 16.

⁶² Paris : Gallimard, 1986 et notamment le chap. III : « La méthode progressive-régressive », pp. 80-150. Au pp.135s. Sartre note : « Nous définirons la méthode d'approche existentialiste comme une méthode régressive-progressive et analytico-synthétique ; c'est en même temps un va-et-vient enrichissant entre l'objet (qui contient toute époque comme significations hiérarchisées) et l'époque (qui contient l'objet dans sa totalisation) ». Sur la notion de « dépassement » ou « survivance » (« Überbietung ») voir Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, p. 22.

⁶³ Sur ce « motif » voir Curtius : op. cit., p. XI (« Préface à la seconde édition »).

les deux partis, le culte des « Anciens » reste une prérogative nationale stable, rattachée aux valeurs fondatrices de l'humanisme.

Ces trois motifs, susceptibles comme on l'a dit d'articulations internes, attestent, au même titre, le penchant « agonique », « tensif », de la culture française, que le sociologue Pierre Bourdieu a bien mis en évidence à travers sa théorie des « champs »⁶⁴. Phénomène, disait-on, peu représenté dans la culture italienne, où la co-occurrence de traditions culturelles multiples tend plutôt à l'in-différence et à l'indulgence non juridique mais factuelle, par simple absorption et composition des valeurs oppositives. D'où le haut niveau de tolérance de la complexité et de la variété qu'on observe, en général, dans la culture italienne.

Une dernière constante mérite d'être prise en compte à ce sujet : à savoir, le couple oppositif *baroque/classicisme*⁶⁵, qui oppose à chaque pas de l'histoire de France les forces dérégulatrices, expansives, centrifuges, du mouvement « anti-classique » (baroque, maniérisme) hérité de l'Italie et les forces régulatrices, uniformisantes, normatives, centripètes, franco-françaises, du Classicisme. « Archi-modèle » de toutes ces oppositions et de toutes ces tensions, le couple en question est bien, dans son resurgissement constant à différents degrés du plan incliné de l'histoire, l'expression la plus efficace du rapport ambivalent qui lie la France et l'Italie, entre fascination rivale (en raison de la persistance en Italie du modèle humaniste) et condescendance (en vertu du dépassement de ce même modèle dans lequel la France a joué un rôle de premier plan).

Il est bien évident que le modèle immanent de l'Italie, désormais en perte de sens par les effets mêmes d'une transcendance qui s'éloigne de plus en plus de son point de départ, n'est plus qu'un imaginaire condamné à jouer un rôle purement médiatique. L'effet de retour d'une telle immanence imaginée, transfigurée par autrui, est dans la disposition passive de l'Italie face à l'assaut d'un imaginaire collectif médiatisé, nécessaire au tourisme de masse. Mais la France, qui a inauguré le dépassement, et se voyant dépassée elle-même par d'autres logiques culturelles, n'est pas, comme on sait, à l'abri de ces conséquences.

Une telle posture panoramique, si elle m'a amenée finalement à récuser, à l'exemple de Curtius, l'historicisme linéaire et progressif cher à la France des Lumières (raison pour laquelle j'ai choisi de supprimer, dans l'intitulé de l'ouvrage, la mention du substantif générique : « histoire »)⁶⁶ trouve sa dimension didactique dans le titre général : *Letteratura francese* qui, dans mes intentions, apparaît non pas comme un processus, mais comme une « phénoménologie » à la Curtius⁶⁷ : réseau de faits concomitants au fonds perçus, toute proportion historique gardée, comme synchroniques. Une telle cartographie comparée de la littérature a tiré profit, à n'en pas douter, d'une curiosité ancienne qui, abattant la frontière des Alpes, a fini par inventer l'Europe.

⁶⁴ Parmi les nombreux travaux de Bourdieu autour de ce sujet majeur, nous citons ici le dernier, issu des notes qu'il avait prises à l'occasion de son cours au Collège de France : Pierre Bourdieu : *Microcosmes. Théorie des champs*. Paris : Raisons d'agir 2022. Pour Bourdieu, « un champ est un espace qui met en scène une lutte pour un enjeu entre des agents qui occupent diverses positions sociales structurées par la distribution inégale de capitaux symboliques valorisés dans ce champ entre les agents qui y évoluent. On y trouve, en conséquence, des dominants, qui influencent le fonctionnement du champ à leur avantage et des dominés, qui tentent d'imposer leur vision de l'enjeu qui traverse ce champ ». Voir Frédéric Deschenaux : Compte-rendu paru dans la *Revue des sciences de l'éducation* 48, 1 (2022). <https://doi.org/10.7202/1096362ar> Consulté le 20 janvier 2025.

⁶⁵ Curtius : op. cit., p. xi. Curtius évoque « les courants anti-classiques, que l'on appelle aujourd'hui « baroques » » et pour lesquels il propose le terme de « maniérisme ».

⁶⁶ Le même choix a été fait par Giovanni Macchia qui a dirigé un ouvrage collectif intitulé *Letteratura francese*.

⁶⁷ *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, p. xi.

Bibliographie

Sources

- Du Bellay, Joachim : *Défense et Illustration de la Langue Française* (1549). Dans : *Les Regrets. Les Antiquités de Rome. Défense et Illustration de la Langue française*. Éd. par Samuel Sylvestre de Sacy. Paris : Gallimard 1967.
- Leopardi, Giacomo : *Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens*. Trad. par Marcel Orcel. Précede de *Leopardi et les mœurs des Italiens* par Mario Andrea Rigoni. Paris : Allia 1993
- Michelet, Jules : *Histoire de France au XVI^e siècle*. Vol. 7 : *Renaissance*. Paris : Chamerot Libraire-Editeur, 1855.
- Ronsard, Pierre de : *Second livre des Sonnets pour Hélène* (1578). Dans : *Les Amours*. Paris : Garnier-Flammarion 1981.
- Stendhal (Henry Beyle) : *Rome, Naples, Florence* (1826). Éd. par Pierre Brunel. Paris : Gallimard 1987.
- : *Promenades dans Rome* (1829). Éd. par Victor Del Litto. Préf. Michela Crouzet. Paris : Gallimard 1997.
- Zola, Émile : *Rome* [1896]. Éd. par Jacques Noiray. Paris : Gallimard 2013.

Ouvrages critiques

- Abraham, Pierre/Desné, Roland : *Storia della Letteratura francese*. 3 vol. Milano : Garzanti 1985.
- Agnoli, Francesco Mario : *Le insorgenze antigiacobine in Italia. 1796-1815*. Rimini : Il Cerchio 2003.
- Audegean, Philippe/Carnevali, Barbara/Campanini Magda (Éd.) : *Rousseau et l'Italie. Littérature, morale et politique*. Paris : Hermann 2017.
- Banti, Alberto Mario : « Alla ricerca della « borghesia immobile » : le classi medie non imprenditoriali del XIX secolo ». Dans : *Quaderni storici* 17, 50, 2 (1982), pp. 629-651.
- Barthes, Roland : « On échoue toujours à parler de ce qu'on aime ». Dans : *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris : Seuil 1984.
- : « La Tour Eiffel » (1964). Dans : *Œuvres complètes I, 1942-1965*. Éd. par Éric Marty. Paris : Seuil 1993, pp. 1381-1400.
- Beauvoir, Simone de : *Le Deuxième sexe* (1949). 2 vol. Paris : Gallimard 1976.
- Bec, Christian (Éd.) : *Précis de littérature italienne*. Paris : Presses universitaires de France 1982.
- Bonfantini, Mario : *Storia della letteratura francese*. 3 vol. Milano : Mondadori 1965.
- Bourdieu, Pierre : *La Distinction. Critique sociale du jugement* (1979). Paris : Éditions de Minuit 1996.
- : *Microcosmes. Théorie des champs*. Paris : Raisons d'agir 2022.
- Brereton, Geoffrey : *Breve storia della Letteratura francese*. Milan : Mondadori 1961.
- Brunel, Pierre/Bellenger, Yvonne : *Storia della letteratura francese*. Gênes: Cideb 1999.
- Burkhardt, Jakob : *La civilisation de la Renaissance en Italie*. Trad. par Henri Schmitt. Préf. Patrique Boucheron. Paris : Nouveau Monde Éditions 2017.
- Cacciavillani, Giovanni : *Profilo storico della letteratura francese*. Rimini: Panozzo 1995.
- Cavallini, Concetta : « Écrire et faire l'histoire : Guichardin, Jove et la France. Questions de langue ». Dans : *Penser et agir à la Renaissance*. Éd. par Philippe Desan et Véronique Ferrer. Genève : Droz 2020 (« Cahiers d'Humanisme et Renaissance »).
- Cella, Roberta : « Francesismi ». Dans : *La vita delle parole*. Éd. par Giuseppe Antonelli. Bologna: Il Mulino 2023, pp. 239-268.

- Choppin, Alain : « Pour une histoire de l'enseignement de l'italien en France ». *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 1991, n. 8, pp. 411-415.
- Coorebyter, Vincent de (éd.) : *Les biographies existentielles de Sartre. Thèmes, méthodes, Enjeux*. Paris : Vrin 2022.
- Curtius, Ernst Robert : *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*. Trad. par Jean Brejoux. Paris : PUF 1956.
- Derrida, Jacques : *De la Grammatologie*. Paris : Minuit 1967.
- Deschenaux, Frédéric : Compte-rendu de Pierre Bourdieu, *Théorie des champs*. Dans : *Revue des sciences de l'éducation* 48, 1 (2022). <https://doi.org/10.7202/1096362ar>
- Elias, Norbert : *La dynamique de l'Occident*. Trad. par Pierre Kamnitzer. Paris : Calmann-Lévy 1975.
- Étienne, Louis : *Histoire de la littérature italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Paris : Hachette 1905.
- Finzi, Giuseppe : *Histoire de la littérature italienne*. Paris : Perrin 1912.
- Foucault, Michel : *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Gallimard 1961.
- : *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard 1975.
- Franzini, Maurizio : *Disuguaglianze inaccettabili: L'immobilità economica in Italia*. Roma-Bari : Laterza 2013.
- Frigau, Céline/Kipfer, Pauline : *La Littérature italienne du XIIIe siècle à nos jours*. Paris : Pocket 2006.
- Ginguené, Pierre Louis : *Histoire littéraire d'Italie*. 9 vol. Milan : Paolo Emilio Giusti 1820.
- Gjergji, Iside : « Cause, mete e figure sociali della nuova emigrazione italiana ». Dans : I. G. (Éd.) : *La nuova emigrazione italiana. Cause, mete e figure sociali*. Venise : Edizioni Ca' Foscari-Digital Publishing 2015, p. 7-23.
- Huizinga, Johan : *Le Problème de la Renaissance*. Paris : Casimiro Livres 2015.
- Landi, Michela : « Histoires de l'aura : modernités de Pétrarque ». Dans : Roland Issler/Rolf Lohse/Ludger Scherer (Éd.) : *Europäische Gründungsmythen im Dialog der Literaturen. Festschrift für Michael Bernsen zum 65. Geburtstag*. Göttingen : Bonn University Press 2019, pp. 139-158 (Gründungsmythen Europas in Literatur, Musik und Kunst. 13).
- Landi, Michela (Éd.) : *Letteratura francese. Dalle origini all settecento*. 2 vol. Milano : Mondadori-Le Monnier 2021.
- Livi, François/Christian Bec : *La littérature italienne*. Paris : PUF 2003 (« Que sais-je ? »).
- Macchia, Giovanni : *Letteratura francese*. 3 vol. Firenze/Roma : Sansoni-Accademia 1983.
- : /Colesanti, Massimo/Guaraldo, Enrico/Marchi, Giovanni/Rubino, Gianfranco/Violato, Gariella (Éds.) : *Letteratura francese*. 6 vol. Milano : Mondadori 1992.
- Marazzini, Claudio : *Breve storia della lingua italiana*. Bologna : Il Mulino 2004.
- Merello, Ida : *Breve storia della letteratura francese*. Milano : Feltrinelli 2023.
- Pécout, Gilles : « Le regard de l'historien sur la nation italienne ». Dans : *Situation de l'Italie, réalité et perspectives, colloque de la Fondation Res Publica (5 décembre 2018)*. Dans : https://www.fondation-res-publica.org/Le-regard-de-l-historien-sur-la-nation-italienne_a1190.html (consulté le 16/1/2025).
- Pizzorusso, Arnaldo : « Les études littéraires françaises en Italie : perspectives actuelles ». Dans : *Revue d'Histoire littéraire de la France* 95, 6 (1995), pp. 77-83 (« L'histoire littéraire hier, aujourd'hui et demain, ici et ailleurs »).
- Rao, Anna Maria (Éd.) : *Folle controrivoluzionarie. Le insorgenze popolari nell'Italia giacobina e napoleonica*. Rome : Carocci 1999.
- Rosso, Corrado : « La littérature française devant l'opinion italienne ». Dans : *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* 7 (1955), pp. 113-129.
- Sartre, Jean-Paul : *L'Être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*. Paris : Gallimard 1943.

- : *L'Imaginaire. Psychologie phénoménologique de l'imagination* (1940). Paris : Gallimard 2005.
- : *Questions de méthode* (1960). Paris : Gallimard 1986.
- Saulnier, Verdun-Louis : *Storia della letteratura francese*. Torino : Einaudi 1964.
- Setti, Raffaella : « Primi sondaggi sul lessico televisivo dei programmi RAI ». Dans: *I linguaggi dei media*. Firenze : Edizioni della Crusca 2012, pp. 131-149 (« Lingua e cultura. L'italiano in movimento »).
- Sozzi, Lionello (Éd.) : *Storia europea della letteratura francese*. Torino : Einaudi 2013.
- Vignest, Romain : « Avant propos ». Dans : *Italie-France : littératures croisées*. Éd. par Romain Vignest. Paris : Classiques Garnier 2021, pp. 9s.

Sitographie :

<https://accademiadellacrusca.it/it/consulenza/scusate-il-francesismo/33583>.
<https://www.institutfrancais.it/italia/scegliere-la-lingua-francese#/>.
<https://www.edscuola.eu/wordpress/?p=87439>
<https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000048119456#:~:text=Aujourd'hui%2C%20l'apprentissage,franco%2Ditaliens%2C%20les%20sections%20internationales>.
<https://centrenationaldulivre.fr/sites/default/files/2023-04/Les%20Fran%C3%A7ais%20et%20la%20lecture%20Rapport%20complet%202023-04-12%20OK.pdf> <https://actualitte.com/article/120834/audiolivres/en-italie-une-lecture-fragmentee-peu-soutenue-par-les-institutions>